

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri MASSIS

Page détachée : Renan

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 18-19

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Page détachée : Renan

Nous pensons intéresser nos lecteurs en reproduisant, à l'occasion du centenaire de Renan, les lignes suivantes tirées d'une étude d'Henri Massis sur « Renan ou le romantisme de l'intelligence » que vient de publier la Revue universelle.

Réd.

Renan n'est sorti du catholicisme que pour entrer dans une sorte d'universalité imaginative et sentimentale qui est le comble de la subjectivité. De l'ascétisme chrétien qui proclame qu'une seule chose est nécessaire, il a retenu qu'il faut « vivre de la vie de l'esprit, aspirer l'infini par tous ses pores, réaliser le beau, atteindre le parfait », mais sa contemplation n'est rien qu'une délectation secrète, une sorte de débauche spéculative, d'ivresse raffinée. Dès *l'Avenir de la science*, son austère jeunesse ose ce singulier aveu : « Dans ma chambre nue et froide, dit-il, abstème et vêtu pauvrement, je comprends, ce me semble, la beauté d'une manière assez élevée. Mais je me demande si je ne la comprendrais pas mieux encore, la tête excitée par une liqueur généreuse, paré, parfumé, seul à seul avec la Béatrix que je n'ai vue que dans mes rêves ? Si ma pensée était là incarnée à côté de moi, ne l'aimerais-je pas davantage ? Certes, s'il y a quelque chose d'horrible, c'est de chercher le plaisir dans l'ivresse. Mais si on ne cherche qu'à aider l'extase par un élément matériel très noble et qui a suscité de si nobles chants, c'est tout autre chose. J'ai lu quelque part qu'un poète ou philosophe (allemand je crois) s'enivrait régulièrement et par conscience une fois par mois, afin de se procurer cet état mystique où l'on touche de plus près l'infini. En vérité, je ne sais si tous les plaisirs ne pourraient subir cette épuration et devenir des exercices de piété où l'on ne songerait plus à la jouissance. »

Cette « idéalisation » de ses plus secrets penchants, poursuivie sous le couvert des études religieuses et des spéculations métaphysiques, l'a en quelque sorte « consacré » lui-même à ses propres yeux. Dans cette œuvre

qui se veut critique et objective, c'est, en effet, le moi de Renan qui domine, un moi dont la rêverie prétend s'intégrer à l'âme du Cosmos, transcender sa condition peccamineuse, — car il ne fait de l'humanité un Dieu que pour faire de soi le plus haut point de l'univers. « La fin de l'homme, dit-il, est d'offrir dans un type individuel le tableau abrégé de l'humanité complète et de montrer réunies dans une puissante unité toutes les faces de la vie que l'humanité a esquissées dans des temps et des lieux divers. » La conscience de l'historien lui apparaît précisément comme l'endroit élu où s'incarne et s'immortalise cette humanité dont le philosophe manifeste la transcendance, et l'artiste, la beauté.

Cette religion de l'âme humaine a une molle idéalité qui dégoûte et n'est pas moins suspecte à l'agnostique qu'au croyant. Elle avilit la foi et corrompt jusqu'à la nature du doute en lui donnant le change sur lui-même ; on la trouve à l'origine de tous les désordres de l'esprit. Pour celui qui refuse de reconnaître l'empire d'un dogme, tout, en effet, devient possible, plastique, malléable ; rien qui ne cède immédiatement à la notion que le sens propre se plaît à concevoir et ne revête une docilité sans résistance. En son fond, la curiosité spéculative de Renan, insouciant du réel, éperdue d'infinité, n'est qu'une forme de cette universelle « concupiscence » que le romantisme flatte chez l'individu qui se croit, se dit, là règle de tout et puise en soi-même le droit de revendiquer la possession du monde. Au lieu d'exalter ses amours, Renan exalte ses voluptés intellectuelles et ses dispositions favorites : « Tout est sacré, tout est sain, dit-il. Aussi bien conservé-je, tout en faisant tout entrer dans le sacré, le cœur, ma mère, mes livres... Il faut tout bénir. Or, cela est mysticisme : il faut donc être mystique. » C'est l'éternelle confusion morale des âmes romantiques, et le cas de Renan nous apparaît ici moins extraordinaire qu'il ne s'est plu à le croire ; seuls les prestiges d'un art et d'un talent incomparables en relèvent la banalité.

Henri MASSIS.